



HAL
open science

Transmettre l'intransmissible

Fethi Benslama, Patrick Chemla

► **To cite this version:**

Fethi Benslama, Patrick Chemla. Transmettre l'intransmissible. ERES. Transmettre. Psychiatrie, psychanalyse, psychothérapie, , 2016, 978-2749251264. hal-04133405

HAL Id: hal-04133405

<https://hal.science/hal-04133405>

Submitted on 30 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Transmettre l'intransmissible

Transmettre
Psychiatrie, psychanalyse, psychothérapie
Érès, 2016

Fethi Benslama*

Je voudrais dire au préalable combien je trouve heureux le choix de donner à cette rencontre comme titre : « transmettre », autrement dit l'infinitif du verbe, plutôt que le substantif « transmission ». L'infinitif est une forme qui a la particularité dans la langue française d'énoncer *le procès*. Je souligne le mot « procès » qu'il faut distinguer de « processus », parce que la question de la transmission est fondamentalement *litigieuse*. Elle peut correspondre à une nécessité impérieuse de la préservation de la vie et la persévérance dans l'être, mais elle peut aussi donner lieu à une pratique violente, constituer un fardeau accablant. Nous savons combien l'héritage, sous toutes ses formes, matériel, intellectuel, culturel, spirituel, psychanalytique est souvent l'enjeu de disputes féroces, voir même de guerres meurtrières. Quant au processus de transmission, il est impossible d'identifier une unité, une régularité, une assurance dans le déroulement de la transmission, mis à part la généralité d'une notion de passage entre des bords. Il suffit de prendre n'importe quel dictionnaire pour constater la profusion signifiante à laquelle donnent lieu les préfixes « tra » « trans » ou « tres ». Entre « trabouler » et « travestir », ou entre « trébucher » et « tressaillir », il y a des centaines de mots qui désignent ce mouvement de passage, du laisser passer, de faire passer, de se faire passer, jusqu'à trépasser.

Il y a une profusion hyperparadoxe et une indétermination de la transmission, au point que parfois là où ça cesse de transmettre, c'est là que la transmission a lieu. Par exemple, la fondation d'une institution pour transmettre quelque chose qui est considéré comme un Bien, peut devenir elle-même l'obstacle à la transmission de la chose pour laquelle elle a été fondée. Il arrive alors qu'on se résigne à la dissoudre, mais voilà que l'acte de dissolution devient lui-même un acte de transmission. A vrai dire, nous ne savons pas quoi, quand, comment, de quelle façon, il y a ou pas transmission. Transmettre est nécessaire, mais la transmission est contingente.

Le fait qui marque partout notre époque est celui de *la hantise identitaire*, qui peut donner lieu aux exactions les plus graves et aux cruautés les plus destructrices de l'humain. La hantise identitaire fait fond sur l'idée d'une interruption ou d'une menace de rupture de la transmission pour une entité individuelle ou collective d'ordre religieux, national, culturel, ethnique, etc., et de l'impératif de restaurer ou d'imposer à

* Psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique, directeur de l'UFR d'Études psychanalytiques, Université Paris-Diderot.

nouveau cette transmission exclusive, au prix de l'expulsion ou de l'élimination de celui qui est supposé lui faire obstacle ou la pervertir. La hantise identitaire mondialisée est sans doute le symptôme le plus significatif de la crise de transmission dont parle l'argument du colloque. Pourtant, cette crise se produit à une époque où l'humanité n'a jamais autant fait œuvre de transmission généralisée de tout ce que les uns et les autres possèdent : objets, idées, savoir, information, corps, etc., tout semble être devenu transmissible et miscible sans limites. On dirait qu'au moment où il y a le plus de transmission, nous nous trouvons en manque de transmission, comme si ce qui était recherché est un type de transmission qui ne se laisse pas transmettre facilement à tous, et que les groupes humains veulent désormais interrompre la transmission universelle sans bornes, au profit d'une transmission restrictive, réservée, ségréguée, autrement dit une aspiration à l'intransmissible. Il me semble qu'on ne doit pas traiter cette demande à la légère et la rejeter au nom de l'universel outragé. En tant que psychanalystes, nous avons le devoir de recevoir cette demande pour l'instruire comme un fait de notre civilisation qui recèle des menaces à son encontre. Car, ce rapport entre la transmission et en même temps sa rupture, entre le transmissible et l'intransmissible est un paradoxe qui est au cœur même de la question qui nous importe particulièrement, celle du sujet.

A cet égard, je voudrais mettre en exergue, le passage d'un entretien où Henri Meschonnic répond à une question de son interlocuteur Jacques Ancet :

« - Jacques Ancet : « ...il y a un paradoxe apparent que j'aimerais que vous nous expliquiez : c'est l'idée selon laquelle, plus un discours est subjectif, plus il devient transsubjectif, donc transmissible. Comment le totalement singulier, ce qui par définition est intransmissible, peut-il malgré tout se transmettre ? Qu'est-ce donc qui passe de sujet en sujet ?

- Henri Meschonnic : *De sujet à sujet, ce qui passe, c'est du sujet. C'est par quoi le lecteur-auditeur-spectateur est atteint. Au défaut du discontinu. Les surréalistes disaient sur un de leurs papillons : "Le surréalisme est à la portée de tous les inconscients" »¹.*

Ce qui est remarquable dans la réponse de Henri Meschonnic, c'est la désignation comme objet de transmission « du sujet », non pas « Le sujet » en tant que substantif déterminé, mais l'indéterminé du sujet qui serait à la portée de tous les inconscients. C'est là donc, dans la portée traversante de l'inconscient, que réside le paradoxe de la transmission, relevé par la question de J. Ancet : comment se transmet ce qui est par définition intransmissible ?

Telle est la dimension que je voudrais aborder dans mon propos devant vous aujourd'hui, à travers un exemple où se joue la transmission transsubjective, qui est l'autre nom de la transmission politique faisant intervenir l'inconscient, autrement dit le paradoxe de la transmission, puisque *l'hyperparadoxalité* est le régime assertif de l'inconscient. Il s'agit du cas du soulèvement tunisien, que j'ai exposé il y a quelque mois dans une rencontre à Bruxelles² et que Patrick Chemla, présent à ce moment là, m'a demandé de reprendre ici, au colloque de *la Criée*. S'il y a quelque chose qui caractérise un soulèvement, c'est bien la manifestation d'une volonté collective d'interrompre la continuité d'un régime politique, mais pour y parvenir, il faut qu'une

¹ Entretien avec Henri Meschonnic, *Prétexte Hors-Serie*, 9, sans date, http://pretexte.perso.neuf.fr/ExSiteInternetPrétexte/revue/entretiens/discussions-thematiques_poésie/discussions/henri-meschonnic.htm

² *Colloque Insistance, La Révolte, Bruxelles, 23 et 24 novembre 2011.* Organisé par Pascale Champagne, Patrick Chemla et Jean Noël, à la Projection Room.

puissante transmission d'un autre genre ait lieu au sein du collectif qui se soulève. Voici comment s'est opéré cette alchimie en janvier 2011, en Tunisie.

Les soulèvements qui ont eu lieu dans le monde arabe, à partir du 17 décembre 2010 en Tunisie, offrent des matériaux d'une très grande richesse pour quiconque veut aujourd'hui essayer d'approcher les ressorts subjectifs et politiques de l'homme insurgé au XXI^e siècle.

Je n'ai pas l'intention de m'attarder sur le cours actuel de ces soulèvements, sinon par quelques remarques rapides. En premier lieu, je ne partage nullement les discours de dépréciation qui entourent aujourd'hui ces soulèvements et les jugent négativement. D'abord, les troubles que connaissent ces pays, et dans certains cas les guerres civiles meurtrières, ne sont pas le fait des foules pacifiques qui ont fait tomber des dictatures réputées inébranlables, à travers une grande créativité subjective et politique. Ces troubles et ces guerres civiles résultent d'entreprises pour faire échec à ce qui a levé lors de ces soulèvements. Ils ont été pris en tenailles par ce qui était déjà là : d'une part les mouvements réactionnaires islamistes et jihadistes, soutenus par des États qui les arment et les financent ; et d'autres part, des armées qui se sont livrées à une répression cruelle des populations civiles à l'origine de ces soulèvements pacifiques. Ensuite, n'y a-t-il pas une exigence exorbitante et oubliée de l'histoire des révolutions, que d'attendre de sociétés à peine sortie de la nuit des tyrannies, qu'elles atteignent en quelques mois ou années, par une sorte de TGV de l'histoire, le stade supposé idéal des démocraties paisibles d'Europe ou d'ailleurs ?

Enfin, et c'est le point le plus important : les foules qui se sont soulevées en Tunisie, puis en Égypte, et ailleurs, ont mis en branle un mouvement de devenir historique, qui était bloqué depuis près d'un demi siècle ; et cette mise en devenir ne s'arrêtera pas avant longtemps. Elle se transmettra par delà son interruption actuelle. Ces soulèvements ont permis l'apparition de nouvelles subjectivités politiques qui occuperont la scène pendant des années encore, et surtout ils ont ouvert la possibilité de *l'expérience politique* proprement dite, expérience politique dont les pouvoirs tyranniques avait privé leur peuple. De ce point de vue, remarquons qu'il n'a pas fallu plus de deux ans, pour que l'islamisme fasse la preuve concrète de son caractère illusoire et suscite un rejet massif là où il accède au gouvernement, tel qu'en Égypte et en Tunisie. Un désillusionnement aussi rapide, n'est-ce pas *une conquête politique* de premier plan, dans la mesure où l'idéologie islamiste prétend, non pas seulement subordonner le politique au profit du religieux, mais imposer la religion en tant que telle comme une puissance politique, apte de ce fait à régir ce monde et l'autre monde. En occident a oublié que la religion est une force politique et que la séparation le politique et le religieux fut un travail de plusieurs siècles.

Je voudrais revenir ici sur un moment, une séquence de ces soulèvements qui met en jeu ce qui se réserve dans ce mot d'*insurgé* comme mouvement de surgissement, autrement dit de soudaineté, d'imprévisibilité qui va provoquer l'ébranlement d'un ordre que l'on croyait bien établi. Il faut se demander comment un système solide, une organisation policière, une dictature féroce vont rencontrer quelque chose d'imprévisible, un événement qui peut paraître mineur, qui déclenche un effondrement foudroyant. Il faut rappeler que le jour même de la fuite de Ben Ali en Tunisie, le 14 janvier 2011, l'ambassade de France continuait à envoyer au quai d'Orsay des télégrammes rassurant sur la solidité du régime.

Ce n'était pas des ignorants ou des idiots, mais le régime de rationalité à la base de leur lecture des événements ne pouvait produire autre chose qu'un

aveuglement, qui n'est que la croyance en la continuité du monde. Le surgissement des soulèvements dans les pays arabes a échappé à tous, aux observateurs les plus avertis de la région, aux experts du renseignement et des crises, à tous les « géostratèges ». Il est comique de voir proliférer après-coup des discours qui veulent démontrer que ce qui a eut lieu était « rétrospectivement prévisible ».

Rétrospectivement prévisible : cette expression annule la structure de ce qu'on appelle « événement » qui est toujours double, ou dédoublé, paradoxale, entre d'une part des conditions nécessaires : sociales, politiques, économiques que l'on peut objectiver, qui relèvent du possible, d'un possible non avéré — et c'est ce qui donne l'illusion du prévisible après l'événement (on dira, oui les conditions étaient réunies, il y a eu des révoltes, des luttes, voire des manipulations par des puissances, etc.) mais le nécessaire est insuffisant —, il faut autre chose, l'accident, parfois l'acte banal ou fortuit, quelque chose d'insensé, d'improbable et d'inimaginable, qui relève de *la contingence* donc. C'est un accident qui va causer des effets de transmission foudroyante du sens, à travers le tissage d'une fiction véridique, ou ce que l'on pourrait appeler une vérité menteuse qui devient cause.

Le contingent, dans le cas du soulèvement en Tunisie, fut l'acte d'immolation d'un homme, de quelqu'un on ne peut plus quelconque, ou plus exactement le récit que l'on a fait de son acte, qui l'a transformé en une scène originaire du soulèvement, impulsant une cascade de petits soulèvements. A priori, son cas paraît mineur au regard de l'ébranlement qu'il a provoqué. Le philosophe Sari Nusseibeh a très bien résumé cette dimension à travers le titre d'un livre qu'il a consacré au soulèvement dans le monde arabe : « Une allumette vaut-elle toute notre philosophie ? »

Je rappelle que le soulèvement en Tunisie commence le 17 janvier 2010. Ce que je désigne comme « commencement » maintenant, personne ne savait alors qu'il l'était. Nous ne savons pas quand ça commence. Quelques heures après le suicide par le feu de Bouazizi devant la préfecture de Sidi Bouzid, une petite ville agricole du centre de la Tunisie, se répand l'histoire d'un jeune diplômé de l'université qui, n'ayant pas d'emploi, s'est improvisé marchand ambulant de fruits et légumes. Une policière municipale qui lui a confisqué une nouvelle fois son étalage, l'aurait giflé. Face à l'injustice et l'humiliation, aucun représentant de l'autorité ne veut recevoir la plainte de Bouazizi. Il s'immole sans laisser aucun autre message que cet acte de protestation.

Entre le 17 décembre 2010 et le 14 janvier 2011, date de la fuite de Ben Ali, en moins d'un mois, le régime d'une dictature réputée très solide s'est effondré. Bien que l'immolation par le feu ne soit pas habituelle dans la culture de la région, avant Bouazizi, il y a eu quelques cas de suicide par le feu, sans que cela déclenche le mouvement intense qui a entraîné tout un peuple dans le soulèvement.

La ferveur qui a entouré la figure et l'acte de cet homme fut un phénomène d'une rare intensité. Il a traversé les frontières de la Tunisie pour toucher l'ensemble du monde arabe et bien au-delà. Des dizaines de jeunes ont imité son geste. Ce fut un événement émotionnel mondial que cette agonie pour la justice.

Par la suite, plusieurs points de cette histoire s'avéreront faux, Bouazizi n'a pas été giflé par la policière et il n'est pas un diplômé de l'université. Mais dans le temps du récit, de ce qu'on l'on peut appeler la scène originaire du soulèvement, la gifle reçu par Bouazizi a représenté l'humiliation de tout un peuple par la dictature, et la mort par le feu comme un éclat hors la honte.

Après la fuite de Ben Ali, le 14 janvier 2011, les habitants de Sidi Bouzid ont commencé à donner une autre version des faits. Des témoins ont indiqué que Bouazizi avait tenu des propos grossiers à l'adresse de la policière municipale Fédia Hamdi, lorsqu'elle lui a confisqué sa balance, au motif qu'il vendait à un emplacement non autorisé : Il lui aurait dit : « Avec quoi je vais peser maintenant que tu as pris ma balance, avec tes seins ? ». L'offense sexiste a donc changé de bord.

Contrairement à ce que le récit qui a déclenché le soulèvement tunisien avait propagé, la policière municipale n'a pas giflé Bouazizi. C'était pourtant un élément essentiel dans l'exacerbation de l'offense. La mère de Bouazizi a déclaré : « Se faire gifler par une femme, en pleine rue, ça l'a brûlé de l'intérieur »,

Les habitants de Sidi Bouzid, ceux là mêmes qui ont déclenché le soulèvement, à la suite du suicide de Bouazizi, ont commencé une action de revendication pour la vérité et la réhabilitation de la policière municipale.

Quatre mois après l'événement du 17 décembre 2010, le tribunal de première instance de Sidi Bouzid a délivré une ordonnance de non-lieu en faveur de l'agent de police municipale Fédia Hamdi. L'audience a été marquée par la présence d'un grand nombre d'habitants de la région, qui sont venus manifester en faveur de l'innocence de l'accusée. La mère de Bouazizi s'est désistée de sa plainte. A l'annonce du verdict, des manifestations de joie ont éclaté dans la ville. Bien mieux, Fédia Hamdi a commencé à être considérée comme « l'inspiratrice de la révolution tunisienne », selon le titre d'un journal de la blogosphère³...une héroïne en somme d'avoir tenu le rôle de gifleuse fictive, d'avoir passé plusieurs mois en prison et d'avoir fait une grève de la faim pour protester de son innocence. Elle est devenue une victime avec Bouazizi, sinon même victime de lui. « Liberté pour Fédia », criait la foule au tribunal !

Lorsque le mouvement de la révolte s'était amplifié, Ben Ali avait reçu la famille de Bouazizi au palais de Carthage, et avait ordonné l'arrestation de Fédia Hamdi, s'appropriant ainsi une prérogative du procureur de la République. Ce n'était pas la première fois. C'est pourquoi, le jugement de non lieu a été considéré par la population comme l'acte d'une nouvelle justice qui s'est libérée de son asservissement au pouvoir exécutif.

A sa libération, Fédia Hamdi n'apparaissait plus sous les traits d'une policière dont la tête était engoncée dans un képi, dardant un regard dur et menaçant, ainsi qu'on la représentait pendant le soulèvement. On a pu prendre en considération sa version de la scène d'altercation aux conséquences fatales : « La veille, je lui avais déjà demandé de partir et il s'était exécuté. Mais ce matin-là, il ne voulait rien entendre. Il était tellement en colère qu'il m'a crié dessus et tordu le doigt. Il a aussi voulu arracher les épauettes de mon uniforme⁴.»

Désormais, Fédia Hamdi est décrite comme une femme d'une cinquantaine d'années, douce et fragile, coquette et désuète, et surtout très ébranlée par le souffle de l'histoire qui l'a propulsée au cœur de la scène originare de la révolution, dans le rôle de l'instigatrice d'un suicide atroce. Ainsi, les mêmes habitants de Sidi Bouzid qui l'ont placée dans la houle de l'indignation générale, l'ont arrachée ensuite au panthéon

³ Al-Anbâ', le 18 mai 2011.

⁴ Propos rapportés par Christophe Ayad dans un excellent article paru dans le quotidien *Libération*, 11 juin, 2011, qui recoupe les témoignages apparus en Tunisie.

infâmant des causatrices de révolutions, où tant de femmes furent immortalisées (Marie-Antoinette, la Tsarine Alexandra Feodorovna).

En quelques mois, s'était donc opéré un renversement. L'hostilité s'est transmuée en compassion à l'égard de l'accusée. Ce processus n'était pas qu'inconscient, les Tunisiens avaient amorcé assez vite, trop vite au regard de certains observateurs, la déconstruction de la scène originaire de la révolution. Le bruit s'est répandu rapidement que le récit qui a entouré l'immolation de Bouazizi avait été forgé de toute pièce. Le témoignage de ce militant syndicaliste de Sidi Bouzid le confirme : « En fait, on a tout inventé moins d'une heure après sa mort. On a dit qu'il était diplômé chômeur pour toucher ce public [des diplômés chômeurs], alors qu'il n'avait que le niveau bac et travaillait comme marchand de quatre-saisons. Pour faire bouger ceux qui ne sont pas instruits, on a inventé la claque de Fédia Hamdi⁵. »

L'idéalisation de Bouazizi a connu le même sort. Au moment où le Maire de Paris inaugurait une place au nom de Bouazizi, la Tunisie bruissait d'une version loufoque de son acte : Bouazizi se serait imbibé d'essence, non pas pour se suicider, mais pour faire un chantage aux autorités, mais étant saoul, il a allumé une cigarette en oubliant qu'il était devenu inflammable !

Il est vrai qu'après le soulèvement, le mot d'esprit décapant était devenu en Tunisie une pratique généralisée qui n'épargnait plus personne. Lassés par des années d'exemplarité mensongère et de gloires officielles de pacotille, la population était décidée à se « téfaliser », comme l'écrivait une cybernaute rebelle, afin de ne plus laisser prise aux figures providentielles. La représentation du pouvoir au palais de Carthage, qui circulait fréquemment sur les réseaux sociaux, était une chaise présidentielle enduite de la substance noire antiadhésive que le monde entier a désormais au fond de ses poêles.

Certes, la rapidité étonnante avec laquelle les Tunisiens ont pris leurs distances à l'égard de la scène originaire de leur révolution et de sa figure héroïque peut faire l'objet d'une explication en fonction de la situation locale. Mais il me semble qu'elle est aussi, paradigmatique d'une condition plus globale dans le monde. Celle des rapports qu'entretiennent les humains d'aujourd'hui avec le sens de ce qui leur arrive, entre le réel et le fictif. En effet, dans les événements les plus marquants des dernières décennies, les récits qui émeuvent et meuvent les populations paraissent souvent avoir une durée de créance très courte. Elle est suivie rapidement par son démantèlement critique ou sa déconstruction. Comme si les femmes et les hommes de la fin du XXème et du début XXIème siècle aspiraient à « dévoiler le truc », parce qu'ils nourrissent le soupçon que tout est truqué. Dès que les premières émotions sont amorties, ils ne veulent pas passer pour dupes, ils cherchent à ôter les masques, à *démonter le semblant*. Je pense que là, réside l'une des raisons de la prolifération des théories complotistes.

Faut-il recourir aux thèses de J-F Lyotard sur la fin de la crédulité à l'égard des métarécits de la modernité⁶ pour penser ces rapports et les inscrire dans une situation de discrédit généralisée de ce qui fait foi ? Mais les thèses de J-F Lyotard sont épistémologiques : c'est « un rapport sur le savoir », comme l'indique le titre de son

⁵ Christophe Ayad, Op.cit.

⁶ Jean-François Lyotard, *La condition Postmoderne* : rapport sur le savoir, Minuit, 1979.

ouvrage. Dans le cas présent, les peuples qui se sont soulevés l'ont fait avec des slogans tels que « travail, dignité, liberté » qui appartient bien au grand récit d'émancipation de la modernité, qui a donc continué à se transmettre. Ce qui a lieu avec le récit de Bouazizi est une transmission, mais d'un autre ordre que celui de l'explicite théorique.

Il y a eu deux temps et deux processus qui caractérisent les rapports des humains à ce qui leur arrive dans le monde actuel. Ils obéissent, me semble-t-il à deux principes du fonctionnement de la subjectivité. Le premier est celui d'une vérité qui est passée par un mensonge, *une vérité menteuse* avais-je proposé au début. C'est ce qui eu lieu ce 17 décembre 2010 à Sidi Bouzid : le récit bricolé sur le suicide de Bouazizi, bien mieux que n'importe quel discours se prévalant d'un savoir objectif sur la dictature et la réalité sociale, a créé la reconnaissance partagée d'une condition insupportable et engagé un puissant mouvement d'adhésion aux conséquences réelles. On peut énoncer ce principe ainsi : une gifle peut changer le cours de l'histoire, surtout lorsqu'elle n'a pas été donnée. Dans un second temps, une fois cette vérité a fait son effet, on revient sur le récit pour le déconstruire et en corriger les effets d'injustice, selon une autre logique, celle de l'exactitude des faits. Le désir de justice passe ici par le vrai et non par la vérité émouvante. L'angoisse éthique conduit à la déconstruction d'une fiction efficace par ailleurs. C'est la conscience que le jeu du langage peut remanier le vrai dans tous les sens. Plutôt qu'un discrédit généralisé à l'égard de ce qui a fait foi, une telle conduite s'enracine dans une exigence éthique plus forte, d'autant qu'elle se ferait au détriment de ce à quoi on a cru initialement. Elle amène à engager des procédures de vérification et d'objectivation. N'est-ce pas la science elle-même, qui ne serait pas cette gigantesque machine planétaire de vérification, si elle n'était mue par la question du juste, impulsée par l'angoisse éthique, même sans objet assignable ou oublié(e). Les versions autour du juste et de la justice peuvent varier et emprunter toutes sortes de cheminement, ce qui reste « non-déconstructible », c'est cette aspiration au juste et à la justice qui appelle à se faire prévaloir. En somme, ce qui est héroïque, ce n'est pas Bouazizi, mais l'histoire qui a été racontée, c'est elle qui a produit une geste épique dont un peuple avait besoin. Bouazizi n'a été qu'une figure contingente, dont une parole s'est emparée pour permettre l'insurrection pour la justice.

Reste que l'histoire s'enroule autour de la scène de l'ignition, le corps de Bouazizi qui a brûlé, le corps en feu est un réel⁷ atroce, capté par le récit de l'humiliation et de l'échappée à la honte par consommation. La mort par le feu comme un éclat hors de soi, est d'ailleurs le ressort fondamental que le poème de Goethe, intitulé « Le bienheureux désir » relève, et dont la racine est la méconnaissance par le sujet d'une injonction où la mort apparaît comme un devenir. Je rappelle les derniers vers :

« *Et enfin, amant de la lumière,
Te voilà, ô papillon consumé* »
« *En tant que tu n'as pas compris
Ce : meurs et deviens !* »
« *Tu n'es qu'un hôte obscur* »

⁷ « Le feu froid, c'est le Réel », dit Lacan : « D'où vient le feu ? Le feu c'est le Réel. Ça met le feu à tout, le Réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque si je puis dire du Réel. Le Réel c'est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu » J. Lacan (1975-1976). *Le sinthome, Le Séminaire livre XXIII, Paris, Éd. du Seuil, 2005, leçon du 16 mars 1976.*

Sur la terre ténébreuse »

Il faut avoir entendu les paroles des insurgés en Tunisie, filmés par des téléphones portables au cours du soulèvement, lorsque des femmes et des hommes paisibles jusque-là se sont trouvés pris dans le mouvement d'une échappée de soi, devant le spectacle de l'ami ou du frère qui vient d'être tué. On les voit en proie à ce mouvement du désir de s'évader d'eux-mêmes en s'exposant devant la police qui les charge ou tire sur eux. Une scène a été immortalisée par un photographe, celle d'un homme qui met en joue la police qui le charge... avec une baguette de pain.

Les soulèvements ont été le creuset d'expériences inouïes ; expériences qui ont donné lieu à des émergences sur le plan individuel et collectif à fort potentiel de transformation et de devenir, qui ne sont pas prêtes à être oubliées, ni à s'éteindre. A condition de ne pas se mettre dans la posture de *l'attente idéaliste* et de tout son attirail de concepts et de notions qui datent des époques révolutionnaires des deux derniers siècles. Le monde mondialisé connaît de nouvelles formes d'aliénation et d'indignités qui requièrent d'autres modes de libération et d'indignation, de dégagement théoriques et pratiques.

Lorsqu'il s'agit de sujets confrontés à la mort, la leur ou celle d'autrui, les oppositions crédule/incrédule, vrai/faux perdent de leur pertinence. Dans un même mouvement, il peut y avoir à la fois la reconnaissance et le déni, la croyance et son contraire, le réel et le fictif. A la base du soulèvement tunisien, le récit a eu une puissante accroche, parce qu'un suicide, qui a pris la signification d'une sortie de l'humiliation radicale (*qabr*⁸), a suscité l'identification des foules et convoqué des ressorts symboliques décisifs, tel que celui du sacrifice d'*un* pour tous. Ces passages furtifs entre les catégories les plus sûres de la conscience rationnelle sont l'effet de la transmission inconsciente, lequel inconscient n'a que faire des frontières, des passeports et des polices de l'entendement : ça passe là même où ça casse. Il faut néanmoins deux conditions, celle de la contingence qui allume la poudre de la nécessité, autrement dit ce qui surgit du dehors et convoque une disposition interne inflammable. La rencontre entre ces deux plans crée *le sujet insurgé*, ou ce que j'appelle : *le surjet*.

Insurgé : il s'agit là d'un vieux mot de la langue française qui désigne celui qui « s'élève contre l'autorité » ; mot devenu d'un usage fréquent à partir de la révolution française. Il a acquis une valeur à la fois politique et littéraire insigne, tel que dans le livre de Jules Vallès, *L'Insurgé*, publié en 1886, ou bien à travers la fameuse adresse de Victor Hugo à Napoléon III, dans la phrase : « *Je vous dénonce cette rebelle, cette réfractaire, cette insurgée, la conscience de chacun*. »

En faisant de la conscience « l'insurgée », Hugo ne désignait pas la faculté de la perception et de la maîtrise, bien au contraire, il voulait confronter Louis Napoléon à ce qui ne se laisse pas contrôler par le pouvoir, ce qu'il appelle « l'atome moral » de l'homme, source de sa révolte. Cette source réside pour Hugo en ceci que « *L'animal est un être complet. Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est d'être incomplet* » Et d'ajouter en guise d'explicitation ceci : « *La création a beau l'obséder, le besoin a beau l'assaillir, la jouissance a beau le tenter, la bête qui est en lui a beau le tourmenter, une sorte d'aspiration perpétuelle à une*

⁸ C'est le mot souvent utilisé par les Tunisiens pour qualifier ce qui est arrivé à Bouazizi. « Qahr » est un vocable effrayant qui appartient au registre le plus élevé de la puissance, celle qui asservit quelqu'un et le réduit à l'impuissance totale. Cf. Fethi Benslama, *Soudain la révolution*, Paris-Tunis, Denoël/CERES, 2011.

⁹ Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Imprimerie nationale, Histoire, tome I.djvu/157

région autre le jette irrésistiblement hors de la création, hors du besoin, hors de la jouissance, hors de la bête. » Cette série de « jets » « hors de », « cette aspiration à une région autre » nous intéresse au plus haut point, parce qu'elle correspond à la transmission transsubjective « du sujet » relevée dans le propos de Henri Meschonnic. Autrement dit, la transmission politique inconsciente dans l'histoire.